



recueil de poesies et de chansons de renée vivien

TABLE

Douceur de mes chants

Les Solitaires

Feuilles sur l'eau

À Venise

Sur le Rythme Saphique

Le Toucher

La Mort d'une Bacchante

La Rançon

Sonnet à l'Androgyne

Atthis

Chanson norvégienne

Amour triste

Violettes d'automne

L'Odeur de la Montagne

La Conque

Les Lys d'Eau

La Fleur du Sorbier

La Mort de Psappha

Lamentation

Départ

Les Chardons

Violettes blanches

Viviane

Gellô

Sonnet

Souveraines

À la Sorcière

Les Ébauches

Gorgô

Vers le Nord

Chanson

Victoire funèbre

Twilight

Velléda

Soir

Aigues-Marines
La Fusée
À la Divinité Inconnue
Roses du Soir
La Satyresse
Danses sacrées
Les Revenants
Atthis délaissée
Les Couleurs de la Nuit
Hiver
L'Amant des Sirènes
Sonnet
Chanson
Corinne triomphante
To the Sunset Goddess
La Faunesse
Les Noyées
Les Couleurs
Le Bloc de Marbre
Ressouvenir
À la Divinité Inconnue
Mort maritime
Paysage mystique
Timas



Douceur de mes chants, allons vers Mytilène,
Voici que mon âme a repris son essor,
Nocturne et craintive ainsi qu'une phalène
Aux prunelles d'or.

Allons vers l'accueil des vierges adorées :
Nos yeux connaîtront les larmes des retours :
Nous verrons enfin s'éloigner les contrées
Des ternes amours.

L'ombre de Psappha, tissant les violettes
Et portant au front de fébriles pâleurs,
Sourira là-bas de ses lèvres muettes.
Lasses de douleurs.

Là-bas, gémira Gorgô la délaissée,

Là-bas, fleuriront les paupières d'Atthis,
Qui garde en sa chair, savamment caressée,
L'ardeur de jadis.

Elles chanteront les Grâces solennelles,
Les sandales d'or de l'Aube au frais miroir,
Les roses d'une heure et les mers éternelles,
L'étoile du Soir.

Nous verrons Timas, la vierge tant pleurée,
Qui ne subit point les tourments de l'Érôs,
Et nous redirons à la terre enivrée
L'hymne de Lesbôs.

LES SOLITAIRES

Ceux-là dont les manteaux ont des plis de linceuls
Savent la volupté divine d'être seuls.

Leur sagesse a pitié de l'ivresse des couples, De
l'étreinte des mains, des pas aux rythmes souples.

Ceux dont le front se cache en l'ombre des linceuls
Savent la volupté divine d'être seuls.

Ils contemplent l'aurore et l'aspect de la vie
Sans dégoût, et plus d'un qui les plaint les envie.

Ceux qui cherchent la paix du soir et des linceuls
Savent la volupté divine d'être seuls.

L'eau profonde des puits cachés les désaltère.
Ils écoutent germer les roses sous la terre,

Ils perçoivent l'écho des couleurs, le reflet
Des sons, le printemps bleu, l'automne violet,

Ils goûtent la saveur du vent et des ténèbres, Et
leurs yeux sont pareils à des torches funèbres.

Ceux-là dont les manteaux ont des plis de linceuls
Savent la volupté divine d'être seuls.

FEUILLES SUR L'EAU

L'ONDE porte le poids des feuilles en détresse.
Elles flottent au fil du courant... L'air est doux...
Allons à la dérive... Errons, ô ma Maîtresse,
Languissamment, au gré du fleuve ardent et roux.

Le fleuve ensanglanté des feuilles en détresse
Nous entraîne... Les cieux ont le regret du jour
Dans leurs mauves éteints... Errons, ô ma Maîtresse,
Tristes d'avoir perdu le désir de l'amour.

L'onde entraîne, parmi les feuilles en détresse,
Nos rêves sans audace et nos pâles soupirs...
Oublions le déclin de l'heure, ô ma Maîtresse,
Et rallumons en nous les fervents souvenirs.

À VENISE

TOUT s'élargit. Le soir qui tombe est magnifique
Et vaste... Comme un Doge amoureux de la mer,
Parmi l'effeuillement des roses, la musique
Des luths, l'or qui flamboie ainsi qu'un rouge éclair,
J'irai, les yeux voilés de volupté mystique, Et,
fastueusement, j'épouserai la Mer.

J'épouserai la Mer, l'Incomparable Amante.
Le parfum et le sel de son acre baiser
Verseront la fraîcheur à ma lèvre brûlante...
Et, comme un souvenir qui ne peut s'apaiser,
Ressurgira le vent des espaces qui chante
Sur le flot nuptial l'infini du baiser.

Je verrai tressaillir l'ombre des hippocampes.
Les algues s'ouvriront, plus belles que les fleurs :
Le phosphore, aux rayons atténués de lampes,
Allumera pour moi d'imprécises pâleurs : Afin
de couronner mes cheveux et mes tempes, Les
algues flotteront, plus belles que les fleurs.

Et, laissant ondoyer mon corps à la dérive,
Je mêlerai mon âme à l'âme de la mer, Je
mêlerai mon souffle à la brise lascive. Se
dissolvant, légère et fluide, ma chair Ne
sera plus qu'un peu d'écume fugitive.
Dans la pourpre du soir j'épouserai la Mer.

SUR LE RYTHME SAPHIQUE

PROLONGE la nuit, Déesse qui nous brûles !
Éloigne de nous l'aube aux sandales d'or.
Déjà, sur l'étang, les vertes libellules
Ont pris leur essor.

Tes cheveux, flambant sous l'ombre de tes voiles,
Atthis, ont gardé le feu rouge du jour,
Et le vin des fleurs et le vin des étoiles
M'enivrent d'amour.

Nous ne savons pas quelle aurore se lève
Là-bas, apportant l'inconnu dans ses mains...
Nous tremblons devant l'Avenir, notre rêve
Craint les lendemains.

Je vois la clarté sous mes paupières closes,
J'étreins vainement la douceur qui nous fuit.
Déesse à qui plaît la ruine des roses,
Prolonge la nuit.

LE TOUCHER

LES arbres ont gardé du soleil dans leurs branches.
Voilé comme une femme, évoquant l'Autrefois,
Le crépuscule passe en pleurant... Et mes doigts
Suivent en frémissant la ligne de tes hanches.

Mes doigts laborieux s'attardent aux frissons
De ta chair sous la robe aux douceurs de pétale...
L'art du toucher, complexe et curieux, égale Le
rêve des parfums, le miracle des sons.

Je suis avec lenteur le contour de tes hanches,
Tes épaules, ton col, tes seins inapaisés.
Mon désir délicat se refuse aux baisers :
Il effleure et se pâme en des voluptés blanches.

LA MORT D'UNE BACCHANTE

NOUS ne tisserons pas les graves violettes...
Nous ferons retentir le paktis vaste et doux
À travers les forêts et les plaines muettes,
Et nous arracherons le feuillage aux tons roux...
— O compagnes, la voix large des lyres chante
La mort d'une Bacchante.

La solitude a moins de regrets que l'Amour
Et le sanglot est moins déchirant que le rire...
Nous mêlerons nos bras jusqu'au déclin du jour,
Et nous parfumerons de roses et de myrrhe
Nos corps, où brûlera, comme un souffle divin,
L'âme ardente du vin.

Contemple sur ton seuil de pierre, ô sombre proie
De l'Hadès et du Styx, ô Silence, ô Pâleur,
Notre douleur, pareille aux éclats de la joie,
Notre joie aux yeux fous, pareille à la douleur.
Car la foule, cueillant la fleur des vignes, chante
La mort d'une Bacchante.

Nous t'envelopperons de lumière et de bruit.
Plus tard, nous couperons nos cheveux de prêtresses,
Dorés comme la lune, épais comme la nuit,
Pourpres comme le soir, imprégnés de caresses ;
Plus tard, nous éteindrons la lueur du flambeau
Sur ton calme tombeau.

Et nous te laisserons à l'Ombre pacifique...
Jadis ta lassitude envia le sommeil
Du Faune et du Satyre accablés de musique,
Rassasiés de fruits et repus de soleil. —
Compagnes, écoutez la pleureuse qui chante
La mort d'une Bacchante.

LA RANÇON

TES bras — O le poison qu'en vain tu dissimules !
M'enserrent froidement, comme des tentacules.

Viens, nous pénétrerons le secret du flot clair,
Et je t'adorerai, comme Un Noyé la mer,

Les crabes dont la faim se repaît de chair morte
Nous feront avec joie une amicale escorte.

Reine, je t'élevai ce palais, qui reluit, Du
débris d'un vaisseau naufragé dans la nuit.

Les jardins de coraux, d'algues et d'anémones,
N'y déflorissent point au souffle des automnes.

Burlesquement, avec des rires d'arlequins,
Nous irons à cheval sur le dos des requins.

Tes yeux allumeront des torches de phosphore
À travers la pénombre où ne rit point l'aurore.

Je suis l'être qu'hier ton sein nu vint charmer,
Qui ne sut point assez te haïr ni t'aimer,

Que tu mangeas, ainsi que mange ton escorte,
Les crabes dont la faim se repaît de chair morte.

Tu l'enserras, avec de visqueuses douceurs,
Du même enlacement que les pieuvres, tes sœurs...

Viens, je t'accorderai le remords qui m'accable,
Sans la paix du pardon profonde et délectable.

Viens, je t'entraînerai jusqu'au lit du flot clair
Et j'aimerai ta mort dans la nuit de la mer.

SONNET À L'ANDROGYNE

TA royale jeunesse a la mélancolie
Du Nord où le brouillard efface les couleurs,
Tu mêles la discorde et le désir aux pleurs,
Grave comme Hamlet, pâle comme Ophélie.

Tu passes, dans l'éclair rouge de la folie,
Comme Elle, prodiguant les chansons et les fleurs,
Comme Lui, sous l'orgueil déroband tes douleurs,
Sans que la fixité de ton regard oublie.

Souris, Amante blonde, ou rêve, sombre Amant,
Ton être double attire, ainsi qu'un double aimant,
Et ta chair brûle avec l'ardeur froide d'un cierge.

Mon cœur déconcerté se trouble, quand je vois
Ton front pensif de prince et tes yeux bleus de vierge,
Tantôt l'Un, tantôt l'Autre, et les Deux à la fois.

ATTHIS

Πράμαν μὲν ἔγω σέθεν, Ἀτθι, πάλαι πότα.

Ψάπφα.

JE reviens chercher l'illusion des choses
D'autrefois, afin de gémir en secret
Et d'ensevelir notre amour sous les roses
Blanches du regret.

Car je me souviens des divines attentes,
De l'ombre et des soirs fébriles de jadis...
Parmi les soupirs et les larmes ardentes,
Je t'aimais, Atthis !

J'aimais tes cheveux tissés de clairs de lune,
Ton corps ondoyant qui se dérobe et fuit,
Tes yeux que l'éclat de l'aurore importune,
Bleus comme la nuit.

J'aimais le baiser de tes lèvres amères,
J'aimais ton baiser aux merveilleux poisons,
Jadis ! Et j'aimais tes injustes colères
Et tes trahisons.

Atthis, aujourd'hui tu pâlis, et je passe,
Tel un exilé sans désir de retour,
Toi, moins souriante, et moi, l'âme plus lasse,
Plus loin de l'amour.

Pourtant que d'angoisse en tes vastes prunelles,
Et que d'infini dans nos larges douleurs !
Le rêve irisait de splendeurs irréelles
La pourpre des fleurs.

Voici que s'exhale et monte, avec la flamme
Subtile des chants et la clarté des lys,
L'intime sanglot de l'âme de mon âme :
Je t'aimais, Atthis.

CHANSON NORVÉGIENNE

RÉCIT

LE soir a déchaîné des sanglots de
victimes. Le fuyant crépuscule a la
couleur du sang.
Le Vent du Nord s'enfuit vers le large...

CHŒUR

*O passant,
Ne suis pas le chemin qui longe les abîmes.*

RÉCIT

Semblable au vague essor des oiseaux de la nuit,
Une forme apparaît en traînant ses longs voiles.
Dans ses regards se meurt le reflet des étoiles.
Le pâtre a vu briller le fantôme qui fuit
En murmurant : « Allons vers la gloire des
cimes, Je te révélerai non front éblouissant.
Les glaciers sont moins purs que mes yeux. »

CHŒUR

*O passant,
Ne suis pas le chemin qui longe les abîmes.*

RÉCIT

« Homme, je suis pareille au plus cher de tes vœux.
Autour de ma beauté flottent des soupirs d'âmes,
Et mon corps est pétri de parfums et de flammes.
La lune sur les fjords ressemble à mes cheveux.
Ma voix garde l'écho des voluptés intimes
Qui traversent les soirs d'automne en frémissant,
Et la neige est mon lit virginal... »

CHŒUR

*O passant, Ne suis pas le chemin qui longe
les abîmes.*

RÉCIT

La Vision blanchit le sentier triste et nu,
Et le fervent désir du pâtre l'accompagne.
Il foule, sans les voir, les fleurs de la
montagne, Afin de contempler le
visage inconnu.
Aveugle, les regards brûlés d'éclairs sublimes,
L'Amant a poursuivi son Rêve en pâlisant...
Tous deux ont disparu dans la brume...

CHŒUR

O

*passant, Ne suis pas le chemin qui longe
les abîmes.*

L'AUORE TRISTE

L'AUORE a la pâleur verdâtre d'une morte,
Elle semble une frêle et tremblante Alkestis
Qui, les pas vacillants, vient frapper à la porte
Où l'amour l'accueillait en souriant, jadis.

Elle a quitté les flots qui roulent des étoiles,
Les jardins nébuleux où dort Perséphoné,
Ceinte de pavots blancs et vierge sous les voiles,
Et le doux crépuscule au sourire fané.

Elle a quitté l'Hadès et l'éternel automne,
Le reflet des roseaux et l'ombre des iris
Sur l'onde sans reflux, qui jamais ne frissonne.
L'aube semble une frêle et tremblante Alkestis.

Longtemps elle s'attarde au seuil de la demeure
Dont hier elle fut la parure et l'espoir, Et
contemple le monde où la volupté pleure,
Avec des yeux nouveaux qui s'attristent de voir.

VIOLETTES D'AUTOMNE

L'AIR pleure le printemps fervent.
Les arbres souffrent dans le vent,
Sans opulence et sans couronne...
Ah ! les violettes d'automne !

Tu viens, toi que je n'aime plus,
Portant les regrets superflus,
Et plus pâle qu'une madone...
Ah ! les violettes d'automne !

Je songe à nos mauvais adieux.

Nos souvenirs sont dans tes yeux
Que la fraîcheur du jour étonne...
Ah ! les violettes d'automne !

J'ai vu, sous des midis plus beaux,
Des roses jaillir des tombeaux
Où l'aube de l'espoir rayonne...
Ah ! les violettes d'automne !

Mais notre désastreux amour
N'aura ni réveil ni retour, Ni
sanglots dans sa voix atone...
Ah ! les violettes d'automne !

Toi qui fus, par les soirs d'été,
Ma Maîtresse et ma Volupté,
L'ardeur du baiser t'abandonne...
Ah ! les violettes d'automne !

L'ODEUR DE LA MONTAGNE

« Lo giorno se n'andava, e l'aer bruno

Toglieva gli animai che sono in terra

Dalle fatiche loro...

» DANTE, *Inferno*, canto

secondo.

L'E soir, désaltérant la soif de la campagne,
Coule, froidement vert comme un fleuve du Nord,
Et voici que descend l'odeur de la montagne.

Consolant la tristesse et ranimant l'effort,
La fraîcheur des sommets se répand dans la plaine.

On voit de loin, jetant des flammes sur les fleurs,
Le ver luisant et la luciole incertaine ;
Et la bruine déferle, éteignant les couleurs
Et noyant d'infini les pâles paysages.
L'or du couchant jaillit, tel le vin du pressoir,
Et s'attarde, empourpré, sur les divins visages

De l'Ombre et de la Mort, qui passent dans le soir...

LA CONQUE

PASSANTS, je me souviens du crépuscule vert
Où glissent lentement les ombres sous-marines,
Où les algues de jade au calice entr'ouvert
Étreignent de leurs bras fluides les ruines
Des vaisseaux autrefois pesants d'ivoire et d'or.
Je me souviens du soir où la nacre s'irise,
Où dorment les anneaux, étincelants encor,
Que donnaient à la mer ses époux de Venise.
Passants, je me souviens du mystique travail
Des vivants jardins qui recèlent, virginales,
L'anémone et la mousse et la fleur du corail
Dont l'effort des remous avive les pétales,
Rose animale et rouge éclore dans la nuit.
Je me souviens d'avoir bu l'odeur de la brume
Et d'avoir contemplé le sillage qui fuit
En laissant sur les flots une neige d'écume. Je
me souviens d'avoir vu, sur l'azur changeant
Des vagues, refleurir les astres du phosphore.
Mon lit d'amour était le doux sable d'argent.
Je me souviens d'avoir frôlé le madrépore
En ses palais, d'avoir vu les lambeaux empreints
De sel, qui furent des bannières déployées,
D'avoir pleuré les yeux et les cheveux éteints
Et les membres meurtris des Amantes noyées...
J'ai connu les frissons de leur baiser amer.
Dans mon cœur chante encor la musique illusoire
De l'Océan. — Je garde en ma frêle mémoire Le
murmure et l'haleine et l'âme de la mer.

LES LYS D'EAU

PARMI les ondoiements et les éclairs douteux,
Les langoureux lys d'eau lèvent leur front laiteux.

La rivière d'or roux berce leur somnolence ;
Ce sont d'étranges fleurs de mort et de silence.

Leur fraîcheur refroidit les flammes du Soleil,
Et leur souffle répand une odeur de sommeil.

Ce sont des fleurs de mort et de mélancolie :
Elle sont caressé le sein nu d'Ophélie.